

Mot du Président

L'été 2014 est celui du Congrès International de Séoul, où les mathématiques françaises ont été à l'honneur. Ce numéro de la *Gazette* revient longuement sur cet événement ; je vous invite donc à le parcourir en détail et vous livre quelques réflexions qu'il m'a inspirées.

Il y a bien sûr la médaille Fields d'Artur Avila qui nous réjouit et confirme le rang de notre école dans le monde. Il est important de se rappeler aussi l'importance de la délégation française invitée à Séoul, forte d'une quarantaine de membres, et qui couvre tout le spectre des mathématiques, que ce soit les domaines au cœur des fondements, ceux riches d'applications, ceux aux interfaces avec d'autres disciplines mais aussi l'histoire des mathématiques ou le partage du savoir avec des publics variés.

La France compte à ce jour 13 médaillés Fields. Dix d'entre eux sont des anciens élèves de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm et neuf ont occupé un poste de chargé de recherche en début de carrière. La présence des Éns et le statut de chercheur au CNRS sont donc de formidables leviers pour attirer et retenir des jeunes mathématiciennes et mathématiciens brillants. Artur Avila présente un profil différent : formé au Brésil, dont l'école mathématique a tissé des liens très étroits avec la France depuis plusieurs décennies et tout particulièrement en « systèmes dynamiques », il a pu trouver en France des conditions favorables pour mener à bien ses travaux de recherche. Cette récompense de notre collègue, je la lis comme un constat de réussite pour le travail de structuration des mathématiques françaises. On pense bien sûr aux outils formidables que sont l'IHP, l'IHÉS et le CIRM, qui travaillent en étroite collaboration et assurent une visibilité internationale de tout premier plan ; mais les mathématiques en France c'est aussi un grand nombre de laboratoires répartis sur tout le territoire, coordonnés par les instituts nationaux que sont le CNRS et INRIA et représentés par des sociétés savantes qui essayent au mieux d'être proches du terrain.

Il nous faut cependant rester très vigilants car ces résultats sont loin d'être assurés pour l'avenir ; on ne peut que s'inquiéter du fait que le financement public de la recherche en France soit très en dessous de celui d'autres pays européens, des États-Unis et de pays émergents. Le nombre de postes de maître de conférences et de professeurs a chuté de façon spectaculaire ces dernières années ; le phénomène a été amplifié par les difficultés financières que traversent les universités et la chute des effectifs de nos masters qui rend difficile le maintien des postes lorsque la logique comptable prévaut. Une des spécificités du système français par rapport à de nombreux autres pays développés est d'offrir dès la sortie de thèse des postes permanents de chercheurs ou d'enseignants-chercheurs, susceptibles de retenir les jeunes mathématiciennes et mathématiciens. Ces conditions matérielles favorisent

le travail de longue haleine nécessaire pour aborder des questions difficiles, favoriser la maturation des idées, créer des ponts avec de nouvelles thématiques... Cette spécificité est pour beaucoup à mon avis dans la réussite et l'attractivité de notre école ; elle est malheureusement peu à peu mise à mal par le financement sur projet qui se généralise et l'apparition de nombreux contrats de travail à durée limitée. Comment dans ces conditions continuer à attirer les jeunes générations vers les métiers de la recherche, elles qui déjà se détournent des métiers de l'enseignement ?

J'en viens à présent à ce qui sans nul doute restera le symbole du millésime ICM 2014 : la récompense de Maryam Mirzakhani. Enfin, une médaille Fields décernée à une femme ! Cette reconnaissance au plus haut niveau est un formidable message pour les jeunes femmes à travers le monde. Elle nous interpelle en particulier en France en cette période où il est très difficile d'attirer les jeunes filles vers les disciplines scientifiques et où les mathématiciennes en poste rencontrent de nombreux obstacles au cours de leur carrière. Les analyses et rencontres sur la parité se multiplient, le déséquilibre s'accroît pourtant. Fasse que la médaille de Maryam Mirzakhani interpelle et modifie cet état de fait. Attention ! de nombreux voyants sont au rouge : très peu de femmes dans les recrutements récents de chercheurs et d'enseignants-chercheurs, notamment chez les professeurs, un déficit chronique de candidatures féminines lors des campagnes d'avancement,... Le fait que lors de la campagne de recrutement du printemps 2014, aucune femme de la section CNU 25 n'ait été recrutée « professeure » doit nous faire réagir. Dans certains pays, notamment en Europe, des politiques de « quotas » ont été mises en place depuis plusieurs années, pour essayer d'inverser cette dynamique. Il nous faut être conscient que, sans réaction claire et efficace de notre communauté sur cette question, on peut y être acculé à terme en France. Je ne crois pas que ce soit souhaitable.

Puisque j'ai évoqué ci-dessus les concours récents de professeurs, j'aimerais conclure ce mot en évoquant la politique de non-recrutement local amorcée il y a une vingtaine d'années et qui est une spécificité de notre discipline en France. Celle-ci a indéniablement renforcé le maillage du territoire par nos laboratoires, favorisé les interactions et participé à sa façon au dynamisme des mathématiques françaises. Mais menée de façon trop obstinée, en refusant en particulier de prendre en compte les questions de rapprochement de conjoints, elle induit des effets pervers et désespère de nombreux collègues... Et là aussi, les mathématiciennes sont tout particulièrement touchées par ce phénomène, renvoyant ainsi à la question de la parité évoquée ci-dessus. Introduire un peu de souplesse et d'humanité dans le mécanisme de recrutement en évitant les dérives du « localisme » n'est pas aisé, à notre communauté de faire preuve d'imagination ! Je suis convaincu qu'elle le peut.

Je vous souhaite une bonne rentrée.

Le 1^{er} octobre 2014
Marc Peigné